

Table des matières

- 1.** L'île des esclaves
- 2.** Au Lidl
- 3.** Le stage d'autodéfense
- 4.** Le kebab
- 5.** Non-synchronicité
- 6.** Les lunettes carrées
- 7.** Titi et Grosminet
- 8.** Antonin la méthode
- 9.** Grundarfjörour
- 10.** Poum ! Poum !
- 11.** Le béret
- 12.** Le bonbon de tristesse
- 13.** Le ballon jaune
- 14.** Souvenirs des J.O.
- 15.** Dario Argento
- 16.** Obéissance et loyauté
- 17.** Le gars du Caire
- 18.** Des pêches ou des pierres
- 19.** Collection de Calabrais
- 20.** Tranches de cake
- 21.** Miracle à Sisteron
- 22.** Réalpanier
- 23.** Elle est grise

Soixante-dix fantômes

- 24.** Un riz gluant
- 25.** Bob Marley
- 26.** Un politicien est un cul sur/lequel tous se sont assis sauf un homme
- 27.** Kinder Surprise
- 28.** Terrorisme de la parole
- 29.** Les Bulgares
- 30.** Les lunettes noires
- 31.** *Fantasia et fugue BWV 561*
- 32.** Maurice
- 33.** Rajout
- 34.** Un authentique faf
- 35.** Les brosses à dents
- 36.** Juin de pressentiment
- 37.** La substance des phrases sombres
- 38.** Stubbe
- 39.** *Tu Risques De Te Faire Pincer Très Fort*
- 40.** Jordan Bardella
- 41.** Merde, un con
- 42.** Une petite boule de Sopalin à fleurs
- 43.** Mais qu'est-ce qu'il leur prend?
- 44.** Des personnes réelles, avec des jambes et des bras
- 45.** Un cœur d'or
- 46.** Les menuisiers
- 47.** Une trottinette, des patins à roulettes
- 48.** La poule morte
- 49.** L'internet chevelu (et ses effets)
- 50.** Un minuscule groupe de fafs
- 51.** Valérie Pécresse

Table des matières

- 52.** Soixante-dix fantômes
- 53.** Des conditions pour ne pas être seule
- 54.** Chaussure
- 55.** L'Association pour l'Étude des Poétiques
Administratives
- 56.** Les envahisseurs
- 57.** L'avertissement
- 58.** Petites bites
- 59.** Les enfants vont bien
- 60.** C'est compliqué
- 61.** La musique dans mon dos

1. L'île des esclaves

Il a des épaules gonflées. Cependant que je l'écoute développer son explication, *L'île des esclaves* scène I, je pense Il a des épaules gonflées et sa tête, du coup, paraît toute petite et facilement détachable sur ces épaules surdimensionnées. Je pense Il va à la salle et il doit prendre du produit ; on ne peut pas rien qu'avec des machines atteindre cette rondeur-là, qui donne envie d'y piquer avec une épingle. Se déroule le discours précis, Arlequin, Commedia dell'arte, inversion des rôles, négation restrictive, interrogation totale, il flotte à côté de la tête comme s'il ne partait pas de la bouche. Il faut absolument que je raccorde les épaules avec ce qu'il dit car ce qu'il dit est juste, est approprié à la scène I de la pièce de Marivaux. Je regarde son regard. Oui, là ça correspond. Il a les yeux de ce qu'il dit. Il pose sa conclusion. Je dis les questions. Il me dit qu'il fait un sport, avec un nom bizarre, et qu'il le pratique seul. Je lui demande ce qu'il veut faire après le bac. C'est Psycho. Il a parlé d'une voix ferme, accélérée, dans cette envie d'en finir en ayant fait le taf, sans déférence.

Soixante-dix fantômes

Le lendemain, alors que je discute des événements avec une amie, de cette évidence que, qu'ils gagnent ou qu'ils perdent, qu'ils aient la relative ou l'absolue, ils seront chauffés à blanc, les épaules viennent se superposer, tu comprends, il y a bien dans ce bled une dizaine de gars un peu costauds. Enfin voilà, j'imagine une milice qui aurait lu Marivaux puisque c'est ce que je connais, ils avancent à la main de longues tiges de roseaux *Nous sommes seuls échappés du naufrage, tous nos camarades ont péri et j'envie maintenant leur sort*, ils jambisent de leurs longs fouets les fafs, ils les acculent au fin fond de l'avenue là où le soleil l'été aveugle, ils les font courir sur le pont, les poursuivent et s'arrêtent sur la rive opposée.

2. Au Lidl

Je me vois tendre encore la main vers les poireaux sagement inclinés, tout à fait morts à l'étalage, sous la lumière blanche. Et là, mon pied immobile sur le sol carrelé s'envoie en l'air, emportant ma jambe qui opère devant moi un tour à 180 degrés, heurtant violemment le sol à l'atterrissage.

Deux visages me surplombent immédiatement, des clientes, leurs poireaux à la main, auxquelles je dis que ça va, puisque je suis en mesure de dire que ça va. De loin, l'employée un peu revêche qu'on avait croisée à l'entrée s'enquiert de si y a un problème. Tu m'aides à me relever, la douleur est intense, bien localisée au genou. Nous allons juste en face, aux Urgences.

Je bois une boisson en me tenant le genou. Le doc me demande ce qui m'est arrivé. Eh bien, j'ai glissé au Lidl, mais le plus curieux, c'est que je ne courais pas, je ne marchais même pas, j'étais immobile en train de tendre la main vers une botte de poireaux, et mon pied a glissé comme sur une patinoire, aussi facilement que sur la glace quand une patineuse évolue les mains en cercle au-dessus de sa tête, une jambe touchant

Soixante-dix fantômes

ses fesses, sa petite jupe en corolle plaquée au corps du fait de la vitesse de la course. C'est curieux, dit le doc, qu'est-ce qu'il pouvait bien y avoir sur ce sol? J'ai touché! dis-tu, une sorte de matière grasse, peut-être de l'huile d'olive... ou alors un lait, un lait hydratant... une crème hydratante... ou simplement du savon, du savon liquide... un liquide vaisselle: voilà, un liquide vaisselle. Ça moussait? demande le doc. Je ne me souviens pas si ça moussait, je dis, tu t'en souviens, toi? C'était plutôt gras et transparent, tu dis, je ne crois pas que ça moussait. Vous croyez ou vous en êtes sûre, que ça ne moussait pas? interroge le doc par-dessus ses lunettes, et il n'y avait pas de panneau? rajoute-t-il, de ces panneaux qui indiquent que le sol est glissant: *sol glissant*, écrit sur un panneau jaune ouvert en deux bien calé? Ah non, je dis. Non, dis-tu, il n'y en avait pas, tandis que le doc rédige l'ordonnance, remplit les papiers, met la date: 10 juillet 2024.

On repart en face vers la pharmacie de l'hypermarché. En voiture au retour, tu te souviens du moment où on est entrés au Lidl, des cris. Les portes coulissantes venaient de se refermer et on s'est écartés; un mec titubant, sale, en vêtements sombres, envoyait les mains vers l'employée qui l'insultait, le rabaissait, qu'elle ne voulait plus le voir et qu'il n'avait qu'à rentrer chez lui, etc. Il n'avait à l'évidence pas de chez

2. Au Lidl

lui, l'homme, devait loger à l'occasion en face, au-dessus des Urgences, quand on monte la pente entre les pins et qu'on arrive à la Tour, ce qu'on appelle la Tour ici, pavillon Claudel pour les femmes, pavillon Artaud pour les hommes.

3. Le stage d'autodéfense

Elle avance la tête, le menton contre le chambranle. Son ventre se contracte par saccades. Elle bascule le cou, dépasse la porte, observe les deux poiriers, à gauche, le bois coupé, au fond, la vieille chaise stratégique où j'entasse à l'occasion le linge à étendre et où dort le chat du voisin, patte pendante. La poussée s'accélère, et la contraction ; ça vide et ça charge, ça vide et ça charge, là, entre le ventre et le haut de la cuisse, à l'arrière. Si je posais un doigt sur la jugulaire, je sentirais son pouls.

Elle partira par la gauche, si elle part, longeant le mur, cachée par la table, cachée par la vigne, de là par le trou dans la grille, aplatie dans les fraisiers, debout entre les pieds de tomates, sautant audacieuse sur le chemin pour une balade où, tout de même, il ne risque pas de la repérer puisqu'il est du côté opposé, après la voiture, après l'arbre emmêlé, après un troisième poirier, toujours sur sa chaise, noir, brûlant au soleil, dos tourné, souple et presque mou, tu ne te risqueras pas, quelqu'un d'aussi détendu tu ne sais pas ce qu'il peut faire, ce dont il est capable, s'il jaillira,

3. *Le stage d'autodéfense*

ouvrira l'œil, s'il replongera ou te prendra par le cou, te coupant les jambes, tentant une clé de bras, et qu'est-ce que tu feras en défense, est-ce que tu sais seulement te protéger, qu'est-ce que tu sais dans ce domaine, si tu crois que lever le coude, lancer un pied, et jusqu'où, quelle hauteur, toi, raide comme un cul-de-lampe, hier justement, la veille, autour des bières, il a dit, lui aussi, qu'il allait falloir faire du sport mais quel sport, de la boxe naturellement, et tout à l'heure passant devant le premier club de muscu du bled comme abandonné, sa peinture écaillée, sa toute petite entrée, à présent trois salles, trois cubes noirs énormes sabrés de lettres gigantesques mais qu'est-ce que tu soulèverais, le poids d'un serin, d'une galette de blé, d'une bûche peut-être, avec ta paresse à ne serait-ce que t'inscrire au stage d'autodéfense.

On était venu de Marseille vous proposer ce stage. Des gestes élémentaires, des réflexes, des habitudes à ancrer. Il y a deux ans encore tu t'étais dit : j'ai autre chose à faire, ce sera pour plus tard, il y a le temps, au pire, je pourrai toujours regarder une vidéo.

Ah oui, tu te vois devant ta vidéo à mimer des gestes, des arabesques en l'air, des ronds de jambe, des lancers de je ne sais quoi.

4. Le kebab

J'ai une envie soudaine de frites. Depuis combien de temps je n'ai pas mangé de frites. Je les vois déjà, jaunes et longues, croquantes au bout, en tas seules au milieu d'une assiette.

On descend en ville.

C'est le 14 juillet, qui a lieu ici le 13 parce que le 14 est un dimanche et qu'on a peur qu'il n'y ait pas grand monde. Des gamins trottent sur la place. Un vélo les traverse. Les gens sont en été, tee-shirts, sandales, robes courtes, boubous, poussettes. Une scène pour des musiciens. Les restos sont alignés côté gauche de la place. Je sens la salive monter à l'idée de l'assiette de frites.

D'abord un sushi, ensuite un chinois, puis une brasserie, tout est plein. L'assiette de frites s'éloigne, je me force à visualiser une gaufre, un feuilleté-saucisse pris à la boulangerie.

On va au kebab ? tu dis, tendant le bras vers la petite terrasse coincée entre le sushi et le chinois.

Mais oui ! Le kebab du pied de ville a démenagé au centre. Je remarque immédiatement que les tables sont vides, à l'exception d'une table de quatre occupée par une famille à l'entrée à

4. *Le kebab*

droite et d'une autre, sous les arbres, prise par trois personnes, un couple et un enfant, la dame avec un foulard.

La gigantesque assiette de frites arrive, avec son kebab à droite, sa salade verte et ses tomates à gauche. Je pique les frites et d'abord je les avale, ensuite je les savoure. Je les mange une à une en levant la tête de temps à autre ; une frite dans la bouche je tourne la tête vers l'intérieur du kebab, où s'agite d'habitude la dame qui prend les commandes, puis vers l'extérieur, au-delà de la terrasse, vérifiant les passants, ce qu'ils regardent et la manière dont ils le regardent. Mais je ne vois rien de particulier. Ils défilent, indifférents, ou centrés sur ce qu'il y a dans leur poussette, ou bien sur leurs chaussures, ou encore sur la scène où commence à se mettre en place le groupe qui va jouer.

Quand j'arrive aux tomates, tu me dis : Tu as vu les deux mecs, là ?

Non, réponds-je.

Les deux qui viennent de passer.

Ils nous ont regardés salement.

Ah bon ? dis-je.

Oui, et il n'y a pas grand monde en terrasse.

Ah ! dis-je, c'est exactement ce que je me disais, tu as remarqué toi aussi ?

Alors, tu me donnes la fin de tes frites, les faisant glisser de ton assiette à la mienne. Le groupe a entamé ses reprises, là-bas, de l'autre côté de la place, on entend des tubes. Une dizaine de

Soixante-dix fantômes

personnes se sont approchées de la scène, debout dans cette pose caractéristique de la statuaire romaine, le poids du corps portant sur une seule jambe et l'épaule remontée. Je ne termine pas la salade.

On se lève, ayant payé. Je me retourne une dernière fois vers le kebab : les tables se sont remplies. Il était un peu tôt.